

Il est impossible d'«unir l'identité et la classe»

(Ces remarques sont extraites d'un long débat en portugais qui se trouve ici : <http://www.passapalavra.info/2016/11/109825> et dont je n'ai traduit que le point de vue tranché de João Bernardo

Intersection mortelle: classe, race et pauvreté



(...) Un comportement et une culture des travailleurs en tant que classe à un instant donné ne peuvent constituer un point de départ. La situation est beaucoup plus complexe, parce que la classe ouvrière se définit, avant tout, sur le plan des rapports sociaux d'exploitation ; de plus, sa forme organique se modifie au fur et à mesure que se transforment les systèmes d'exploitation. Il ne s'agit pas d'une progression linéaire, mais d'une spirale. Dans cette perspective, un comportement et une culture des travailleurs en tant que classe à un moment donné seront toujours le résultat d'un long processus de formation, avec de nombreux va-et-vient.

Ce qui me préoccupe ce n'est pas que le fait que des patrons et des chefs harcèlent des jeunes filles, ou, aujourd'hui, de jeunes hommes ; ce n'est pas qu'ils humilient des individus ayant une autre couleur de peau que la leur. **Ce qui me préoccupe c'est quand ce sont des collègues de travail qui agissent ainsi.** Ces attitudes placent la question au sein de la classe ouvrière, et le problème ne peut être résolu que par des pressions, des discussions et des conflits, y compris des confrontations physiques au sein de cette classe.

L'idéologie identitaire, en revanche, sert à diviser ou à diluer la classe ouvrière, en supposant que l'identité serait la même dans les différentes classes sociales. L'identitarisme transpose le thème du nationalisme au temps présent, époque où la transnationalisation¹ du capital a atténué ou même dépouillé de toute signification les anciennes frontières nationales. De même que tout nationalisme suppose un impérialisme, actif ou potentiel, les identitarismes impliquent également leur propre expansionnisme,

¹ Cf. João Bernardo : «Transnationalisation du capital et fragmentation du prolétariat», *Ni patrie ni frontières* n° 4/5, 2004.

leur «empowerment²». Telle est précisément la raison pour laquelle l'un des participants au débat peut écrire que «la répression est la seule praxis sociale possible des luttes identitaires». Cette répression est le résultat le plus immédiat de «l'appropriation du pouvoir» en tant qu'impérialisme identitaire. Et la légitimation idéologique n'a pas changé.

Dans le cas des nationalismes on justifiait le projet impérialiste par le fait qu'une nation avait été soumise par d'autres. Dans le cas de l'identitarisme, on le justifie par le fait qu'une identité donnée a été opprimée ou sous-estimée. L'«appropriation du pouvoir» est toujours un projet de domination sur les autres. Nous sommes ainsi arrivés à une situation où l'on rejette une large solidarité entre les travailleurs au motif qu'elle «retire leur pouvoir d'agir» à des individus qui se réclament d'une spécificité donnée. C'est une conséquence immédiate du concept d'«appropriation du pouvoir», et confirme le fait que l'identitarisme actuel ne peut qu'être hostile à la création future d'un comportement commun de la classe ouvrière. C'est pour cette raison que la nouvelle droite radicale et le fascisme rénové déploient les mêmes arguments identitaires contre l'identitarisme «de gauche».

En effet, la confusion entre la classe et l'identité devient encore plus grave à gauche, ou plus précisément, chez ceux qui, par une funeste perversion terminologique, continuent à se dire de gauche. Ils ont hérité de vieux concepts mais en ont dénaturé le sens, de sorte que la dichotomie exploités/exploiteurs est maintenant confondue avec identité/autres. Cela se produit dans le féminisme, cela se passe dans le mouvement noir et se généralise à toute la vaste gamme des identités qui prolifèrent de façon exponentielle.

Mais de même que l'identitarisme transpose à l'époque actuelle les thèmes du nationalisme, et que l'«appropriation du pouvoir» constitue une transposition du vieil impérialisme, la confusion entre l'identité opprimée et la classe exploitée remet au goût du jour l'ancien national-bolchevisme³, ce courant politique qui a donné naissance au fascisme de gauche.

Il y a plus de six ans, Manolo et moi avons publié sur ce site une série de cinq articles intitulée «Back to Africa». L'un de ces articles (<http://passapalavra.info/2010/07/26128>) étudiait le cas de Marcus Garvey. Contre les militants ouvriers de gauche de l'époque, qui luttèrent pour l'unification de la classe ouvrière indépendamment de la couleur de la peau et des origines culturelles, et contre la NAACP (National Association for the Advance of Colored People, Association nationale pour le progrès des gens de couleur), Garvey voulait accentuer le fossé entre les travailleurs noirs et les travailleurs blancs et unir les travailleurs noirs et les capitalistes noirs dans le même mouvement politique et économique, l'Universal Negro Improvement Association, l'UNIA, l'Association universelle pour l'amélioration de la situation des Noirs. Garvey a été l'un des précurseurs de l'identitarisme, à cet égard, je dois aussi rappeler le rôle de Theodor Herzl et du sionisme. Dans un article j'ai montré que la conversion politique des sionistes⁴ allait marquer le cours inéluctable de tous les types d'identitarisme. Mais Marcus Garvey, lui, avait compris que son mouvement était clairement fasciste et s'est même présenté comme le véritable créateur du fascisme. Cette lucidité manque aux identitaires actuels. Le fascisme le plus dangereux n'est pas celui des nostalgiques qui se rasent le crâne et projettent leur bras vers le ciel, mais celui propagé par ceux qui transposent dans les conditions économiques et sociales actuelles les thèmes centraux du fascisme. Tel est le cas aujourd'hui du multiculturalisme et de l'identitarisme. (...)

Je vois, dans les commentaires postés sur ce site, que certains considèrent que l'identitarisme pourrait contribuer à ce que la classe ouvrière dépasse ses préjugés moraux et son conservatisme social, ou serait même la condition de ce dépassement. Ces commentateurs et commentatrices combinent ainsi deux perspectives inconciliables, parce que l'une prétend développer une action fondée sur la division de la société en classes, une division horizontale, et que l'autre cherche à promouvoir une division verticale, supra-classiste, qui intégrerait les différentes classes sociales et tous les courants politiques actuels.

² Ce terme anglais se traduit d'innombrables façons suivant les auteurs, mais est toujours considéré comme positif : développement du pouvoir d'agir, autonomisation, responsabilisation, appropriation du pouvoir. J'ai choisi la dernière traduction qui me semble, dans sa dimension négative potentielle, la plus proche de la critique radicale qu'en fait João Bernardo (*NdT*).

³ Cf. Mouvement communiste, «Sur le national-bolchevisme», NPNF n° 36-37.

⁴ Dans son livre sur les fascismes (*Labirintos do Fascismo. Na Encruzilhada da Ordem e da Revolta*), Bernardo considère que le sionisme est une forme de fascisme, ce qui n'est évidemment pas du tout mon avis ! (*NdT*)

Mais si la classe ouvrière a toujours eu une réalité économique, elle a rarement réussi à assumer une réalité sociologique et culturelle spécifique sauf dans des périodes de luttes très larges et générales. Elle a atteint cet objectif quand les divisions en son sein ont été surmontées grâce à l'idée que ce que les travailleurs ont en commun – le fait d'être exploités – est plus fort que ce qui les distingue, que ce soit le sexe, le pourcentage de mélanine ou n'importe quel autre facteur. Affirmer une identité fondée sur des distinctions, dans ce cas des distinctions résultant de préférences sexuelles, c'est empêcher la construction d'une identité fondée sur la condition commune d'appartenance à la classe ouvrière. L'identitarisme se situe à l'opposé de la lutte de classe, c'est pourquoi la gauche identitaire ne se dit plus anticapitaliste, mais «anti-systémique». Le terme n'est pas innocent car il a été propagé par les nationaux-socialistes allemands lorsqu'ils combattaient ce qu'ils appelaient le «système» de la République de Weimar, de la même façon qu'aujourd'hui, en Europe et aux États-Unis, l'extrême droite radicale et les fascistes se prétendent eux aussi «hostiles au système».

Précisément au moment où une gauche obtuse est convaincue que le capitalisme est en crise, l'hégémonie atteinte par les identitaires et le passage de l'anticapitalisme à l'idéologie anti-systémique montrent que ce qui est véritablement en crise c'est la gauche. Il pourrait être utile que les commentatrices et commentateurs de ce site réfléchissent un peu face aux images de Milo Yiannopoulos⁵, cet homosexuel qui s'est adressé à la presse, juste à côté d'un drapeau arc-en-ciel, lors d'un hommage aux victimes du massacre commis en juin 2016 dans un bar d'Orlando. Ou qu'ils réfléchissent à l'identité sexuelle de Florian Philippot, Pim Fortuyn ou Eduard Limonov. Peut-être que cela les aidera à comprendre la fonction de l'identitarisme. Si ce n'est pas le cas, rien ne les aidera.

João Bernardo, novembre 2016, extrait du site brésilien passapalavra.info, traduit par Y.C.

⁵ Yiannopoulos est un journaliste britannique influent notamment dans les médias sociaux américains à l'extrême droite du parti républicain. Dans son intervention après la tuerie d'Orlando, il a comparé la situation actuelle des gays à celle des Juifs en Europe avant la création d'Israël, fait l'éloge de Tsahal, incité les gays à s'armer et à crier «Plus jamais ça !». Selon lui, la gauche aurait établi une hiérarchie de victimes et, en plaçant les musulmans en tête de cette liste, elle inciterait à tuer les membres de toutes les autres minorités victimes de discriminations ! Où l'on voit comment l'extrême droite reprend les thèmes identitaires pour les retourner contre la gauche, y compris avec des slogans antifascistes et favorables aux homosexuels (*NdT*).